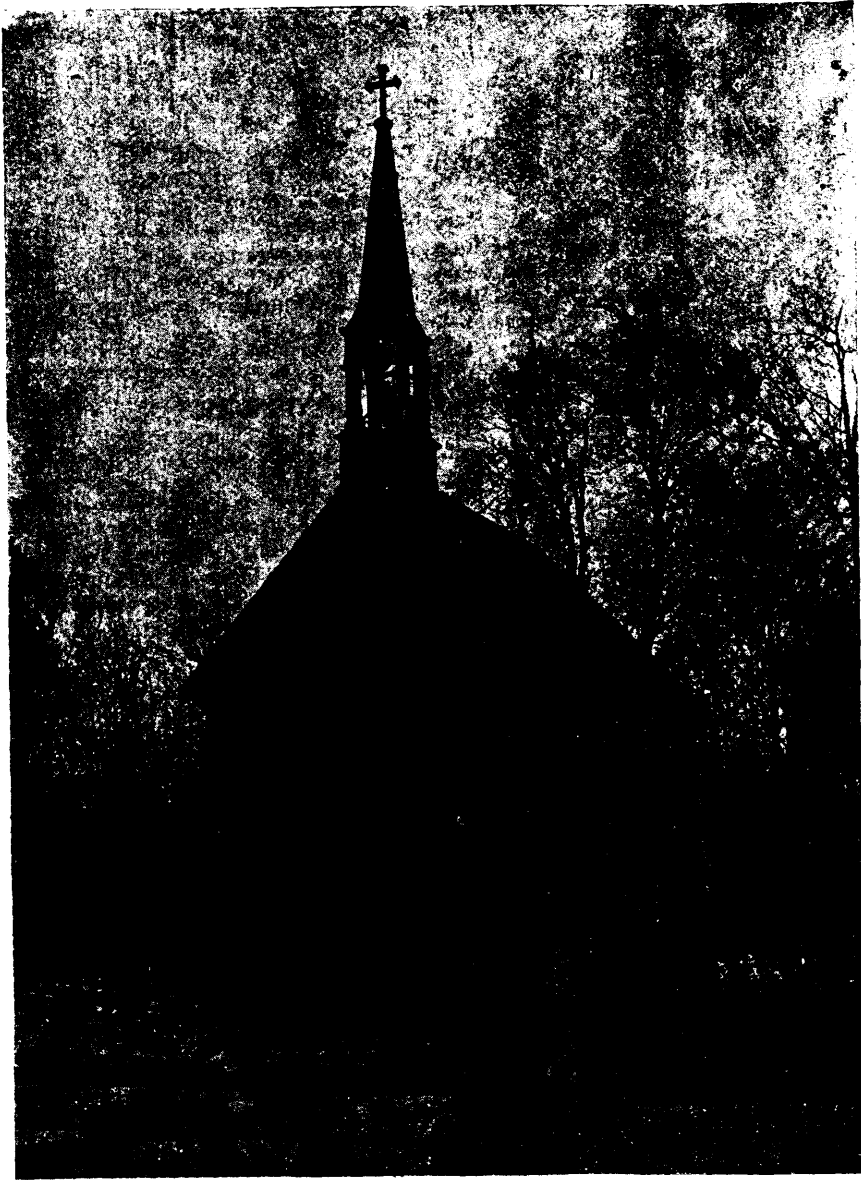




Chapelle du cimetière de St-Jérôme, où sont déposés les restes du curé Labelle. — (Voir Entre-Nous.)

FIN DE POLEMIQUE

(A M. l'abbé Burque)

Notre lutte ressemble un peu
Aux combats pleins de courtoisie
Quand le champion, plein de feu
De l'antique chevalerie
Mourait pour sa dame et pour Dieu.

Nous avons, d'estoc et de taille,
Frappé bravement plus d'un coup
Et dans mainte et mainte bataille
Montré qu'on s'amusait beaucoup
A cette sorte de mitraille.

La plume fut notre canon ;
Notre champs fut " L'Illustre Monde "
Et sans trompette ni clairon
Loin de tous les fracas du monde
Vous m'avez demandé raison....

Et vous m'avez vaincu !... Victoire
Profitable aux deux combattants.
Sans larmes, tu donnes la gloire :
Aussi je le jure, longtemps
Tu fleuriras dans ma mémoire !...

Mais, ô vainqueur, sur vos lauriers
Ne vous endormez pas : la brise
Dépouille à la fin les rosiers...
Faut-il que je vous contredise
Toujours, pour que vous écriviez ?

Guillaume Deaulieu

La popularité est comme l'air, une puissance
qui élève et ne porte pas. — *Lamennais*.



A part certaines anomalies, les hommes—les bêtes même, et on en sait une foule d'exemples—aiment la musique, celle qu'a su produire le souffle inspirateur de l'artiste.

Le poète en musique, comme tous les artistes d'ailleurs, a reçu une mission ; quand on est baptisé puissant, on doit savoir accomplir de grandes choses : plus on a reçu et plus on doit donner.

La musique, comme l'a dit quelqu'un, est l'art d'être compris de tous les peuples de la terre ; c'est la véritable langue universelle, accessible à tous, qui va frapper l'âme sans le secours d'aucun dictionnaire.

Quoi, plus que la musique, peut faire revivre les joies oubliées, les amis disparus, une époque entière, à demi ensevelie dans les cendres de l'oubli ? " Et, ajoute l'écrivain français, lorsque cet air, ce fragment d'air ou ces notes inachevées, peu importe, ramènent tout un passé sur leurs ailes sonores, le charme est si puissant, que le présent, si triste qu'il soit, se colore sur-le-champ des mille feux du souvenir et se grandit parfois au niveau d'une félicité évanouie."

Voyez ce pauvre déshérité dont l'esprit errant ne sait plus ce qu'il est ni ce qu'il a été ; comme il s'attendrit bientôt aux sons familiers d'autrefois ! Et le soldat qui déserte le service parce qu'un écho, jeté dans l'air, est venu réveiller la mémoire du pays et de la payse !

Et les nobles émulations, et les actes héroïques et les élans de patriotisme ardent..... Combien la musique n'en a-t-elle pas inspirés !

Mais je ne viens pas faire l'apothéose de la musique ; les vrais artistes me diraient que le génie, comme l'aigle, monte bien haut dans les airs et que le roseau ne saurait voir la cime du chêne... Aussi, est-ce à la porte du temple, seulement, que je déposerai l'encens : que de moins profanes se rendent jusqu'à l'autel !

Je n'ai voulu que saluer l'harmonie—en passant—avant de rappeler quelques faits intimes, du grand maître italien dont on vient de célébrer le centenaire, à Paris, le vingt-neuvième jour de février. Ce fut une double célébration car Rossini étant né le 29 février d'une année bissextile, on en a solennisé l'anniversaire, jour pour jour, à un siècle d'intervalle.

On sait que les Parisiens ont toujours aimé Rossini et ils peuvent, cette fois, lancer un défi à quiconque les accuserait d'inconstance, puisqu'ils fêtent encore aujourd'hui celui qu'ils ont acclamé hier.

La dominante dans la vie du maestro est connue de tous ; aussi ne ferais-je aucune mention de ses chefs-d'œuvre ; pas même de cette délicieuse berceuse, tirée de Sémiramide, avec son rythme si gracieux et sa phrase tant soit peu mélancolique.

Le "cygne de Pesaro" s'est reposé, jeune encore, sur ses lauriers ; "ce sublime boudeur," comme on l'écrivait alors, a volontairement brisé sa lyre ; le grand compositeur s'est endurci dans son inaction et dans le systématique dédain des choses musicales.....

Etait-ce effet de la maladie nerveuse dont il souffrait, était-ce plutôt le souvenir de certaines déceptions qui le mordaient au cœur ? On le dirait un peu ; alors que, dans son séjour à Paris, vers 1855, quelqu'un lui parlait des théâtres lyriques : "Ils s'obstinent donc toujours à faire de la musique ?" dit Rossini.

Son humour se répandait volontiers en bons mots, en plaisanteries parfois très caustiques, à propos de tout.

On raconte qu'il dînait un jour, avec un ami, chez une riche rentière qui, sous de faux semblants de libéralité, cachait un certain fond d'avarice. Le dîner fut fort médiocre. Le soir, quand sonna l'heure de la retraite, l'hôtesse remercia l'illustre convive d'avoir bien voulu accepter son invitation :

—Je serais très heureuse, maestro, lui dit-elle, qu'avant votre départ de Paris, vous me fassiez l'honneur de venir dîner chez moi.

—Très volontiers, madame, répondit Rossini, et tout de suite, si vous voulez.....

(Il n'est pas impossible que l'expérience personnelle nous plaçât en circonstances pareilles, mais où trouver le Rossini qui voulût s'en plaindre ?)

En 1825, Meyerbeer et Rossini, alors au zénith de sa popularité, se partageaient, à Paris, la suprématie de l'art musical.

Vingt ans après, lorsque Verdi alla les rejoindre dans la capitale des beaux arts, les Parisiens disaient que la conjonction des trois maestri n'était pas de nature à produire l'harmonie.

Toujours facétieux ces messieurs.

On reprochait à Rossini un peu trop de parcimonie et il paraît bien fondé que son retour en France (qu'il ne devait plus quitter) fut hâté par l'offrande d'un vieux cheval envoyé à un souverain d'Italie en reconnaissance de ses bienfaits. L'hommage fut considéré comme une plaisanterie de mauvais goût et Rossini devina qu'on lui en saurait mauvais gré.

Les derniers moments du maestro furent dignes de l'artiste et du chrétien.

—On veut que je sois un impie, disait-il à M. l'abbé Gallet, qui, sur l'instance de Mme Rossini, femme de l'illustre musicien, s'était rendu auprès du malade ; oui, on veut que je sois un impie ;... quand on a écrit mon *Stabat*, peut-on n'avoir point la foi ?.....

Sa confession terminée, il ajouta :

—Parlez encore, je ne suis pas fatigué ; votre voix me fait du bien, merci, vous m'avez délivré d'un grand poids.

Et, à l'italienne, il baisa les mains de M. l'abbé.

La maladie allait toujours s'aggravant, le corps envahi tout entier par un érysipèle n'était plus qu'une plaie. Malgré d'horribles souffrances